

Québec français



Starmania

André Gaulin

Numéro 34, mai 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, A. (1979). Compte rendu de [Starmania]. *Québec français*, (34), 52–52.

Qui n'a pas entendu l'un ou l'autre extrait de *Starmania*, cet opéra-rock dont la musique est de Michel Berger et les textes de Luc Plamondon? Certains n'y verront que des airs à succès pour romantiques attardés. Et pourtant!

Starmania, à sa manière, est une réussite comme analyse d'un certain mal du siècle contemporain. Le texte de Plamondon mérite sûrement une analyse en classe de français: en plus d'être varié, il est lucide et pertinent. Toutefois, il n'est pas toujours bien servi par l'interprétation — c'est une co-production de la France et du Québec —. Un extrait aussi fort que *Travesti*, par exemple est presque inaudible, et c'est malheureux.

Dans l'ensemble, ce sont les artistes québécois surtout qui font la valeur de l'album double. Claude Dubois, Diane Dufresne et surtout la merveilleuse Fabienne Thibault réalisent, dans leur interprétation, ce que l'on est en droit d'attendre de ce genre qui s'appelle une chanson et qui doit marier le corps du texte à son âme musicale. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut apprécier le talent de Nanette Workman et de René Joly.

Poser d'ailleurs la valeur de l'entreprise en termes d'audition peut nous révéler une certaine ambiguïté de la co-production. En général, l'interprétation québécoise rend mieux le sens de la vision du monde de *Starmania*. C'est la tendresse qui l'emporte plutôt que la violence qu'accentue davantage l'interprétation européenne. Mais une tendresse qui se dilue dans la désespérance, traduisant bien ainsi l'impuissance individuelle devant les forces multinationales de la dépossession. Tout le contraire de l'engagement collectif. Chacun rêve de sauver ce qui lui reste de peau. Alors, la violence, gratuite, ne serait plus que le désespoir des impuissants. Ce n'est pas Johnny Rockfort qui l'emporte, un zonard, lui-même marginal parmi les marginaux. C'est plutôt la Serveuse automate, ou Ziggy, ou celle qui aime Ziggy. L'image finale est celle d'un monde **STONE**.

Peut-on parler pourtant, malgré cette ambiguïté, d'une vision globale d'une certaine façon de vivre la société dans une macro-ville? À ce titre, *Quand on arrive en ville* est plus près de la vérité à cause de cette volonté d'être heureux, tout de suite, en brûlant sa jeunesse,

STARMANIA OU LA PASSION DE JOHNNY ROCKFORT selon les Évangiles télévisés

Le monde est stone

*J'ai la tête qui éclate
J'voudrais seulement dormir
M'étendre sur l'asphalte
Et me laisser mourir*

Stone
*Le monde est stone
Je cherche le soleil
Au milieu de la nuit*

*J'sais pas si c'est la terre
Qui tourne à l'envers
Ou bien si c'est moi
Qui m'fais du cinéma
J'ai plus envie d'me battre
J'ai plus envie d'courir
Comme tous ces automates
Qui bâtissent des empires
Que le vent peut détruire
Comme des châteaux de cartes*

*Laissez-moi me débattre
N'venez pas m'secourir
Venez plutôt m'abattre
Pour m'empêcher d'souffrir*

plutôt que par cet appel à la violence des hors-la-loi de la moto. Ils sont plus nombreux, dans la ville, ceux qui éprouvent les sentiments de la serveuse automate qui rêve d'aller cultiver ses tomates, un jour, au soleil. (*Complainte de la serveuse automate*) En attendant, il faut bien travailler, sans motif, sinon celle de gagner sa croûte. Le travail a perdu sa raison d'être. Même le businessman qui a sa résidence secondaire dans tous les Hiltons de la terre n'y trouve pas de sens. Il rêve, cet homme qui a socialement réussi, de vivre comme un artiste, pour crier partout pourquoi il vit. (*Le blues du businessman*) Car la ville, la future Monopolis de l'an deux mille, ne comporte plus d'étrangers: tout le monde y est étranger (*Monopolis*).

La conscience de *Starmania*, c'est la conscience de l'homme en miettes. Comme chez Miron, cet homme n'est plus étrange, il est étranger. Il se parle à voix basse voyageuse, dans son monologue intérieur d'aliéné. Monologue très bien rendu, tout au cours de l'opéra, par la présence des chœurs, dernier reste de présence de soi à soi. Car les valeurs se sont dissoutes dans l'anarchie capitaliste qui a perdu contact avec la nature et qui désaxe ainsi l'homme (*Paranoïa*). Dès lors, plus d'amour, malgré les caresses et les déchirements mutuels: on reste toujours seul au monde (*Les uns contre les autres*). D'où la sexualité profondément ambiguë de tout ce monde travesti. On ne sait plus de quel sexe on est, on n'a plus de sexe étant devenu homme objet, acculé à la seule fonction de consommation (*Un garçon pas comme les autres*). On reproduit des clichés économiques, mais on ne se reproduit plus. Même l'instinct de conservation est réduit à ce confinement d'en-dedans de soi qui marque la déperdition de la défense commune de toute l'espèce. *Le monde est stone*.

L'homme starmanien ne voit plus le soleil de son univers souterrain où tous les jours sont pareils. Il rêve, dans son reste de conscience, à cette ville facile de l'an deux mille où tout sera tellement facile parce qu'on aura tous un numéro. C'est un homme à la tête éclatée qui veut s'étendre sur l'asphalte et se laisser mourir. Sa seule espérance reste l'apparition de l'extra-terrestre qui viendra l'arracher à sa trop longue gestation qui le fait pourrir dans sa vie intra-utérine.

On voudra bien voir dans *Starmania* une vision découragée du monde. Il reste que cette analyse constitue un beau petit essai sur homo economicus qui consomme son neuf à cinq, son hasch, sa pollution et son sexe symbole. C'est le monde scorpion qui se mange.

Starmania, avec les réserves soulignées plus haut quant à l'interprétation, offre l'embrouillamini d'un univers déliquescence. À son meilleur avec Fabienne Thibault surtout, c'est une réussite de mots et de musique qui épouse le vague-à-l'âme d'un monde qui tourne de l'œil, à la dérive, avec l'à-côté de ses bras, comme des rames inutiles.

André GAULIN